



**HAL**  
open science

## La Mésopotamie : problématiques actuelles autour du programme de 6e

Laetitia Graslin, Brigitte Lion

► **To cite this version:**

Laetitia Graslin, Brigitte Lion. La Mésopotamie : problématiques actuelles autour du programme de 6e. *Historiens et géographes*, 2018, 444, pp.38-44. halshs-02344677

**HAL Id: halshs-02344677**

**<https://shs.hal.science/halshs-02344677v1>**

Submitted on 13 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **La Mésopotamie : problématiques actuelles autour du programme de 6<sup>e</sup>** **Laetitia Graslin-Thomé, Brigitte Lion\***

Laetitia Graslin est maître de conférences à l'université de Lorraine. Elle travaille sur l'économie mésopotamienne et la Babylonie d'époque hellénistique, et a notamment publié un ouvrage sur le commerce à longue distance en Syrie-Mésopotamie au premier millénaire av. J.-C. (de Boccard, 2009).

Brigitte Lion est professeure à l'université Paris 1-Panthéon-Sorbonne. Elle travaille sur les archives palatiales et familiales du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Ses thèmes de recherche sont l'histoire sociale, l'histoire des femmes et le genre, la culture matérielle.

La recherche récente a considérablement affiné nos connaissances sur la Mésopotamie antique. L'effort de publication de très nombreux textes, les trouvailles archéologiques, et la rédaction récente de synthèses permettent d'étudier avec un œil nouveau les thèmes classiques des programmes de sixième (la naissance des villes, de l'État, de l'écriture), mais aussi de faire entrer dans l'histoire mésopotamienne des catégories qui en étaient jusqu'à présent exclues, comme les femmes.

Les trésors archéologiques de Mésopotamie font régulièrement la une de l'actualité : des sites tels que Mari, Alep, Nimrud, Ninive, ont livré les vestiges d'une civilisation complexe, qui s'est développée pendant plus de trois millénaires et a légué à l'humanité certaines de ses plus spectaculaires inventions. Pourtant, contrairement aux civilisations grecque ou romaine, dont le souvenir ne s'est jamais estompé, la civilisation mésopotamienne a connu dès la fin de l'antiquité une période d'oubli presque total. Ce n'est qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, grâce aux fouilles de P. E. Botta sur le site de Khorsabad, puis grâce au déchiffrement des écritures cunéiformes, que les historiens ont pu réécrire l'histoire de la Mésopotamie (Lion et Michel 2008). Les péripéties de cette redécouverte, aux allures de roman d'aventures, ont fait l'objet de plusieurs publications, sous la plume de quelques assyriologues, ces historiens spécialistes de la région, curieux des circonstances de la naissance de leur propre discipline (Larsen 2001). On en retrouve l'atmosphère dans les mémoires d'Agatha Christie, épouse de l'un des archéologues pionniers de la redécouverte des civilisations mésopotamiennes, Sir Max Mallowan (Christie 2006).

Lorsque l'écriture et les langues utilisées sont devenues intelligibles, les épigraphistes se sont attaqués à l'immense tâche que représente le déchiffrement et la publication des centaines de milliers de tablettes qui couvrent une période allant de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. Aucun historien ne peut maîtriser l'ensemble de la documentation et les assyriologues se spécialisent donc sur un site et/ou une période. L'abondance de la documentation impose un travail collectif et de longue haleine. C'est ainsi que les 13.000 à 15.000 tablettes qu'a livrées le site de Mari, en Syrie, sont progressivement publiées depuis 1941 dans la série des *Archives Royales de Mari* (32 volumes à ce jour), ou que les Finlandais ont entrepris depuis la fin des années 1980 une publication systématique des archives de l'Etat néo-assyrien (série *State Archives of Assyria*, 21 volumes parus, en partie disponibles en ligne). La dernière décennie a vu se développer la mise en ligne de bases de données rassemblant des textes mésopotamiens, comme le CDLI (Cuneiform Digital Library Initiative), Archibab pour les textes de Mari, ou Achemenet pour ceux du premier millénaire ; un recensement des ressources en ligne a été effectué par D. Charpin (2014). L'édition des textes s'accompagne d'études nombreuses, souvent concentrées, elles aussi, sur un site ou une période.

---

\* Nous remercions X. Faivre, C. Michel et M. Sauvage de nous autoriser à utiliser la carte jointe à cet article, ainsi que Anne Girot et Catherine Remond pour leurs relectures.

A côté de ces publications réservées aux spécialistes, des séries apportent au grand public intéressé un accès direct aux textes mésopotamiens. C'est notamment l'ambition de la collection LAPO (Littérature Ancienne du Proche-Orient, éd. du Cerf), qui publie des traductions de textes. On y trouve par exemple un choix de documents provenant des archives des marchands assyriens actifs en Cappadoce au début du II<sup>e</sup> millénaire (Michel 2001), ou de grands recueils de lois comme le « Code » de Hammu-rabi (Finet-1996) et les Lois assyriennes (Cardascia 1976).

En outre, un accès aisé à la richesse de la civilisation mésopotamienne est désormais fourni par plusieurs manuels archéologiques (Huot 2004a et 2004b, Margueron 2003, Benoit, 2011) et synthèses historiques (Joannès et Michel 2001, Joannès 2006, Grandpierre 2010, Bordreuil *et al.* 2014, ainsi que Joannès *et al.* 2017). Quelques grandes expositions ont aussi mis en valeur la culture matérielle mésopotamienne, notamment au Louvre (André-Salvini *et al.* 2008) et au Louvre Lens (Thomas 2016). Des ressources plus spécifiquement destinées à l'enseignement secondaire sont disponibles sur internet, notamment sur le site <http://www.mae.u-paris10.fr/dossiers-thematiques-ecriture-cuneiforme-et-civilisation-mesopotamienne/>.

Ces synthèses sont, par nature, provisoires, nos connaissances sur la Mésopotamie ancienne se renouvelant rapidement, au rythme des découvertes ou du déchiffrement des tablettes. Beaucoup de vestiges archéologiques restent encore à trouver dans la région. Les tombes du palais de Nimrud, sous les sols du I<sup>er</sup> millénaire, fouillées en 1999 par des archéologues irakiens, contenaient ce que l'on considère parfois comme le trésor de Toutankhamon mésopotamien : deux sépultures féminines intactes, ayant conservé tout le matériel funéraire avec lequel les épouses royales avaient été ensevelies. Nombre de tablettes inédites attendent publication dans les musées, et les sites archéologiques en livrent chaque année de nouvelles. Archéologues, épigraphistes et historiens travaillent de concert, en dépit des difficultés. Une partie de la région est inaccessible en raison du contexte politique, et ses richesses archéologiques sont aujourd'hui perdues ou menacées : la guerre d'Irak, puis celle de Syrie, les destructions volontaires, les pillages, l'érosion des sites laissés sans protection causent des dommages irrémédiables qui rendent plus urgente encore l'étude de cette civilisation pour qu'elle ne tombe pas une nouvelle fois dans l'oubli.

Sans faire de déterminisme il faut, pour comprendre la Mésopotamie, s'intéresser au cadre géographique particulier de la région. Le terme de Mésopotamie, inventé par les Grecs, désigne la plaine alluviale située entre le Tigre et l'Euphrate, qui couvre l'actuel Irak et une partie de la Syrie. Il s'agit d'un vaste espace marqué par l'aridité, où la vie s'organise autour des deux principaux fleuves et de leurs rares affluents. Il est délimité au Nord et l'Est par les montagnes du Taurus et du Zagros, au Sud et à l'Ouest par la steppe puis les déserts. Ce monde n'est nullement statique. Des changements techniques induisent par exemple des transformations dans les modes de vie. Et pourtant, dans un manuel de sixième, un dessin supposé représenter la ville d'Ur au III<sup>e</sup> millénaire montre une caravane de dromadaires entrant dans la ville. Or ces animaux ne sont utilisés pour le transport de marchandises qu'à partir du I<sup>er</sup> millénaire. Qui imaginerait représenter une ville médiévale survolée par un hélicoptère ? C'est pourtant à ce genre d'anachronisme que peut conduire une vision trop figée de l'histoire mésopotamienne.

Dans cet ensemble mouvant, riche de trois millénaires d'histoire, ont été expérimentées différentes formes d'États, de structures sociales ou économiques. Les programmes du secondaire retiennent principalement l'invention des villes et de l'État, et celle de l'écriture. Elles datent toutes des périodes les plus anciennes de l'histoire mésopotamienne, celles pour lesquelles les sources, principalement archéologiques, sont propres aux interprétations les plus contradictoires. Nous présentons ici un rapide bilan des discussions en cours.

Le développement des villes, de l'État, et de l'écriture, qui apparaissent comme des fondements de notre civilisation, sont liés et constituent la grande affaire de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire mésopotamien.

L'archéologue australien Gordon Childe a qualifié de « révolution urbaine » cette période de profondes transformations. L'historiographie sur le sujet est énorme, d'autant que la question a fasciné bien au-delà des seuls spécialistes d'histoire mésopotamienne. Mais la réalité précise des mécanismes à l'œuvre est encore bien difficile à saisir. Qui dit ensemble d'habitat ne dit pas ville, qui dit figure d'un chef ne dit pas État. La notion même de ville fait problème et explique une partie des divergences historiographiques. Une ville n'est pas un simple groupement d'individus plus nombreux que dans un village. Le mode de vie urbain diffère profondément des modes de vie villageois : dans une ville, les fonctions sont beaucoup plus variées, la société plus hiérarchisée, la spécialisation productive plus marquée.

De tous ces éléments, nous n'avons pas toujours trace, puisque nous dépendons de données archéologiques d'interprétation souvent complexe. Les vestiges ne donnent qu'un accès indirect aux réalités sociales, politiques ou économiques. Ils témoignent des groupements humains, des constructions monumentales, des traces de commerce à longue distance. De là à en déduire la présence des relations sociales caractéristiques d'une ville, le pas est difficile à franchir. L'État est encore plus difficile à reconnaître à partir des données archéologiques, de sorte que l'on est en pratique contraint de considérer de manière un peu arbitraire la ville comme l'expression d'un État : on prouve l'État par la ville. Si les liens entre les deux sont peu contestables, il faut cependant garder en tête les difficultés méthodologiques de ces analyses. Enfin, les processus en jeu sont des processus de long terme et les historiens évitent désormais d'utiliser le terme de « révolution », préférant souligner au contraire le caractère lent et progressif de l'évolution. Dans les manuels scolaires, les chapitres sur la naissance de l'État en Mésopotamie sont le plus souvent traités à partir des sites bien documentés d'Ur ou Mari, sans qu'il soit suffisamment précisé que ces sites sont les héritiers d'un long processus d'évolution urbaine et de construction sociale.

Les réflexions sur la naissance des villes en Mésopotamie s'appuient toutes sur les résultats des fouilles d'Uruk, un site du Sud de la plaine alluviale. C'est là que, mieux que partout ailleurs, les archéologues ont mis au jour un faisceau d'éléments témoignant de modifications sociales profondes. Uruk n'est pas le seul site touché mais c'est celui sur lequel les témoignages archéologiques sont les plus riches et les plus parlants. Pourtant, même à Uruk, les données concernant la ville sont très partielles. On ne connaît, pour la fin du IV<sup>e</sup> millénaire, que des bâtiments monumentaux. Les premiers fouilleurs les ont rapidement qualifiés de temples, mais leur fonction reste discutée : servaient-ils de centre politique, administratif, religieux, de lieux de rencontre, de stockage... ? Il est difficile d'être affirmatif pour un monde encore sans écriture. Tout au plus peut-on affirmer qu'ils semblent destinés à accueillir des foules importantes, et qu'ils témoignent sans doute d'une société hiérarchisée. La plus ancienne ville mésopotamienne connue sur une superficie assez étendue est la ville nouvelle d'Habuba Kabira, en Syrie, datée d'environ 3250 av. J.-C. Elle fournit des éléments importants sur la nature des premières villes, leur urbanisme et la manière dont le modèle urbain s'est diffusé en dehors de la Basse Mésopotamie. Ces données sont complétées par des prospections effectuées dans la région d'Uruk dans les années 1960 et 1970. Elles ont fourni des éléments fondamentaux sur l'évolution de l'occupation de l'espace et mis en évidence la concentration de la population, au cours du IV<sup>e</sup> millénaire, dans des agglomérations moins nombreuses mais plus étendues qu'aux périodes antérieures. L'étude fine de la manière dont se fait ce regroupement fournit des clés indispensables à la compréhension de l'apparition du fait urbain. Mais les conditions politiques actuelles en Irak rendent impossible l'organisation d'autres prospections qui permettraient de confirmer ou de préciser ces données anciennes.

Le caractère peu explicite de ces vestiges explique la vivacité des débats entre archéologues. Des études (comme Huot *et al.* 1990, Huot 1994, Butterlin et Margueron 2003, Liverani 2006, Margueron 2013) ont profondément renouvelé notre compréhension des événements. Mais les historiens sont loin encore d'un consensus sur les causes de l'essor de la civilisation urbaine. Les points de désaccord sont nombreux. Le premier porte sur les raisons qui ont poussé les hommes à se

rassembler. S'agit-il d'une décision volontariste, orchestrée par des individus ou des institutions capables d'imposer leur volonté, et donc intimement liée à la naissance de l'État ? Pour G. Childe, la « révolution » urbaine aurait été suscitée par des rois prêtres et, ajoute K. Wittfogel, découlerait des besoins d'irrigation. De ce type de modèle découlent les visions anciennes d'inspiration marxiste qui expliquent la naissance de l'État par le despotisme oriental : la formation de l'État en Orient découlerait de la nécessité de contrôler la main d'œuvre. Les prospections menées dans les années 1960 en Irak ont cependant déconstruit cette image d'un État issu d'une impulsion volontariste, d'autant que les plus anciennes traces de canaux d'irrigation remontent à des périodes plus anciennes. Le modèle élaboré à leur suite par R. M. Adams et H.-J. Nissen (1972) est plutôt celui d'une adaptation opportuniste aux conditions locales. Plus récemment, M. Liverani (2006) a remis l'accent sur l'importance des progrès techniques concentrés pour la période d'Uruk : l'agriculture aurait alors permis de dégager d'importants excédents, et de libérer une partie des surplus pour des fonctions nouvelles. L'art de cette époque, qui met en valeur les travaux agricoles et l'élevage, pourrait refléter la conscience de cet essor économique.

Un autre point de désaccord porte sur le lien entre les villages et les villes. Les visions purement évolutionnistes du phénomène urbain sont battues en brèche par les fouilles de nombreuses villes nouvelles, pour lesquelles c'est bien le modèle de la ville qui est directement utilisé. J. Margueron, (2013) a ainsi montré que le site de Mari, fondé vers 2900, donc postérieur aux premières villes mésopotamiennes, n'est pas un village ayant grossi, mais une ville neuve, pensée comme telle dès son origine : son plan témoigne d'un urbanisme volontariste ; l'irrigation, les circulations, l'usage de l'eau y sont conçus dès l'origine dans un cadre urbain. Ces thèses viennent de relancer le débat sur la nature des premières villes mésopotamiennes, décelable par exemple dans les comptes rendus qu'en ont fait H.-P. Frankfort et J.-L. Huot dans *Syria* 2014 (disponible en ligne).

On établit souvent un lien étroit entre la naissance des villes et celle de l'État. Mais en réalité, pour l'époque d'Uruk et le début du III<sup>e</sup> millénaire, il est bien difficile de déterminer le mode d'organisation politique. La théorie de la cité-temple a longtemps prévalu : on considérait que les grands bâtiments urukéens étaient des temples et constituaient le centre de pouvoir. On imaginait alors une organisation sociale redistributive, dans laquelle des grands organismes, palais ou temple, accaparaient l'essentiel de la production pour la redistribuer à leurs dépendants. Mais pour pouvoir préciser la forme que prennent ces organisations, les historiens ont besoin de documents écrits. Ceux-ci deviennent plus nombreux vers le milieu du III<sup>e</sup> millénaire et l'on commence alors à pouvoir décrire le fonctionnement des cités-États de Lagaš ou Ebla, puis de l'empire d'Akkad (2330-2100). On peut alors décrire un véritable État, doté d'un territoire, d'une gestion centralisée et d'une armée régulière. A la toute fin du III<sup>e</sup> millénaire, près de 100.000 tablettes documentent la lourde bureaucratie mise en place par la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur.

La documentation écrite apparaît donc comme un élément indispensable non pas pour constituer un État, mais pour permettre aux historiens d'en montrer l'existence. C'est pour cette raison que, parmi toutes les inventions qui marquent la fin du VI<sup>e</sup> millénaire mésopotamien, les travaux d'historiens, les manuels et les programmes scolaires accordent une importance particulière à l'écriture. Ses origines de l'écriture ont suscité bien des discussions commodément rassemblées par J.-J. Glassner (2000). L'état des connaissances scientifiques ne permet pas d'être aussi affirmatif que le sont certains manuels scolaires. On discute encore sur les raisons qui ont conduit à l'invention de cette technique. La plupart des textes les plus anciens étant des textes comptables, on y voit souvent un outil développé pour cet usage dans des sociétés urbaines devenues plus complexes. Mais J.-J. Glassner insiste sur le fait que l'écriture est dès l'origine utilisée pour penser le rapport au monde, le classer, se l'approprier.

L'origine des signes a fait l'objet de beaucoup de discussions, et les historiens n'ont pas encore trouvé de solution satisfaisante. Les théories les plus simples imaginent une origine pictogrammatique pour les premiers signes : on aurait dessiné les réalités matérielles que l'on souhaitait représenter. Mais

les signes ne sont pas tous figuratifs et, en dehors des listes souvent reproduites dans les manuels – une tête de bovin, un poisson, un vase – les signes aisément reconnaissables sont très rares, la plupart témoignant au contraire, dès leur origine, d'une certaine abstraction. D. Schmandt-Besserat et W. Hallo (1992) ont proposé une autre origine aux premiers signes d'écriture, les faisant dériver des pratiques de comptabilité. Avant l'apparition des premières tablettes, les archéologues ont en effet trouvé, sur des sites de Mésopotamie ou d'Iran, de nombreux jetons d'argile, identifiés comme des *calculii* servant à la comptabilité. Ces *calculii* se trouvaient parfois enfermés dans des boules d'argile, sur la surface desquelles on imprimait la forme des jetons qu'elles contenaient. La similitude entre certaines de ces empreintes et les jetons comptables a pu conduire à supposer que les premiers signes d'écriture découlaient de ces jetons. En réalité les correspondances ne sont pas très significatives – le jeton supposé représenter le mouton n'apparaîtrait par exemple qu'une quinzaine de fois, dans une économie où cet animal semble omniprésent. De plus, l'usage des jetons enfermés dans des bulles d'argile, loin d'avoir été remplacé par l'écriture, est encore attestée en plein milieu du II<sup>e</sup> millénaire, à Nuzi. Cette théorie séduisante est donc largement remise en cause.

Dans les toutes premières tablettes, on ne trouve pas de phrases, mais uniquement des juxtapositions de noms et de racines verbales. Les signes ne sont donc pas en rapport direct avec la langue, un peu comme un panneau routier représentant un cycliste barré pour indiquer une voie interdite aux vélos serait compréhensible dans tous les pays, quelle que soit leur langue. Pour cette raison, on discute encore de la langue parlée (et écrite) par les rédacteurs de ces tablettes même s'il est probable qu'il s'agisse de sumérien. Ces premiers signes ne notent pas de discours complexes et sont donc souvent interprétés comme une sorte d'aide mémoire plutôt que comme une véritable écriture. On imagine des évolutions ultérieures, avec l'introduction de signes pour des notions abstraites, qui ne peuvent être représentées par un dessin. Très vite, certains signes ont été utilisés pour leur valeur phonétique : le dessin de la flèche, qui se dit TI en sumérien, en vient à noter le son *ti*, indépendamment de l'idée de flèche. Pour des raisons de facilité d'écriture sur l'argile, ces dessins auraient ensuite pris un aspect plus abstrait, donnant naissance au cunéiforme proprement dit.

Le domaine de l'écriture, comme les autres, n'est pas marqué par une évolution linéaire dans le sens d'un « progrès ». En l'occurrence, si l'écriture idéogrammatique des Sumériens est bien concurrencée, à partir du milieu du III<sup>e</sup> millénaire, par l'écriture syllabique qui note la langue akkadienne, avant l'invention d'un alphabet cunéiforme à Ougarit au XIII<sup>e</sup> s., plusieurs systèmes ont toujours coexisté. Les idéogrammes sumériens ont été enseignés aux apprentis scribes jusqu'à la disparition du cunéiforme. L'alphabet d'Ougarit n'a guère rayonné, à une époque d'échanges intenses où l'écriture cunéiforme syllabique servait à la correspondance internationale, y compris en Égypte et chez les Hittites. Et au I<sup>er</sup> millénaire, l'administration assyrienne emploie à la fois l'écriture alphabétique araméenne sur supports souples (papyrus, peau) et l'écriture syllabique assyrienne sur argile.

Villes, État, écriture, ces inventions ont marqué l'histoire du monde, et cela justifie que les programmes scolaires leur accordent une place importante. Cependant, la richesse de la documentation cunéiforme permet de traiter de bien d'autres aspects. Nous ne pourrions prendre ici qu'un seul exemple : alors que l'histoire, et pas seulement celle de la Mésopotamie, a longtemps ignoré les femmes, la recherche récente a intégré les approches de genre. Il est donc possible d'écrire une « histoire mixte », comme le propose un ouvrage destiné à l'enseignement en collège et en lycée (Dermenjian *et al.* 2010). Les thématiques de la ville, de l'État et de l'écriture peuvent être soumises à ce questionnement.

Le pouvoir politique en Mésopotamie est aux mains des hommes : tous les souverains connus sont des hommes, de même que leurs ministres et hauts fonctionnaires ; les assemblées d'Anciens ou de marchands, là où elles existent, sont exclusivement masculines. Mais certaines femmes ont dû occuper une place particulière, comme en témoigne, parmi les tombes « royales » d'Ur, celle de dame

Pu-abi. Son nom est connu par son sceau inscrit, de même que son titre, « ereš », qui désigne probablement la reine. Il est difficile de cerner précisément ses fonctions, en l'absence presque totale, à Ur, de documentation écrite contemporaine de ces sépultures (v. 2600 av. J.-C.). Elle a été inhumée avec trois serviteurs et un mobilier funéraire riche et abondant, comprenant des parures en or, argent, cornaline et lapis-lazuli, alors que la Mésopotamie est totalement dépourvue de ressources en métaux et en pierres semi-précieuses. Dans le « puits de la mort » associé à sa tombe ont été découverts les restes de plus de 50 autres morts d'accompagnement, hommes et femmes, ainsi qu'un char titré par deux bœufs et des objets précieux, révélant la situation exceptionnelle de cette femme.

Pour le milieu et la fin du III<sup>e</sup> millénaire, les textes disponibles attestent que les femmes des familles royales ont toute leur place dans le jeu politique, par le biais des mariages inter-dynastiques. Ces alliances créent, selon les termes employés dans les tablettes, une véritable « fraternité » entre les souverains. Sur le plan économique, certaines reines se trouvent à la tête de vastes domaines, comparables par leur organisation, sinon par leur ampleur, aux domaines royaux. C'est le cas de la reine de Lagaš, vers 2350 av. J.-C., qui contrôle plus de 4500 ha de terres, des troupeaux d'ovins et environ un millier de personnes. D'autres grands domaines féminins sont connus, comme celui de Garšana, appartenant à une sœur du roi d'Ur à la fin du III<sup>e</sup> millénaire, révélé récemment par plus de 1500 tablettes, hélas dépourvues de contexte archéologique puisqu'elles sont issues des pillages ayant ravagé l'Irak ces dernières décennies.

Les femmes devaient être tout à fait visibles dans les villes. Même si les textes littéraires, produits par les hommes, valorisent l'image de la bonne épouse et bonne mère, rien n'indique que l'horizon des femmes se limite au cadre domestique. Certaines exercent des professions qui imposent des déplacements, comme les sages-femmes. Si les données manquent pour le III<sup>e</sup> millénaire, d'après les lois et les édits royaux du début du II<sup>e</sup> millénaire, les tavernes sont gérées par des tenancières qui y préparent et y vendent la bière, faisant le cas échéant crédit à leurs clients ; le Code de Hammu-rabi menace de mort la cabaretière qui ne dénoncerait pas un complot préparé dans son établissement.

Le plan d'Ur figure dans plusieurs manuels, avec au centre le temple du dieu-Lune (Nanna en sumérien, Sîn en akkadien) associant temple bas et ziggurat. Immédiatement au sud de la ziggurat se trouve un autre temple, celui de Ningal, parèdre du dieu-Lune. Cet espace est aussi habité par l'épouse humaine du dieu, une grande-prêtresse, toujours une fille de roi depuis, au moins, l'époque de Sargon d'Akkad (XXIV<sup>e</sup> s. av. J.-C.), et cela jusqu'au XVIII<sup>e</sup> s. Cette femme, célibataire, y réside, avec ses serviteurs. Elle se tient au service du dieu et de la déesse, participe aux cérémonies et, à sa mort, est enterrée sous l'édifice, de même que les particuliers sont parfois enterrés sous leurs maisons et les rois sous leurs palais.

Le métier de scribe, spécialisé, a longtemps été considéré, de façon implicite, comme réservé aux hommes. Les recherches récentes ont conduit à fortement nuancer cette image, de deux façons.

D'une part, l'immense majorité des scribes sont bien des hommes, mais à partir de la fin du III<sup>e</sup> millénaire, on trouve mention de femmes scribes, dans le milieu des palais, comme administratrices, ce qui suppose aussi la capacité de compter. C'est d'ailleurs une déesse, Nisaba, qui préside aux activités d'écriture, de calcul et de mesure. Au début du II<sup>e</sup> millénaire, dans le palais de Mari, deux femmes rédigent les centaines de petits billets de « repas du roi » enregistrant les quantités de denrées qui sortent chaque jour des cuisines ; d'autres femmes scribes sont au service des reines et des princesses. À la même époque, dans la ville de Sippar, à une cinquantaine de km au nord de Babylone, on connaît près d'une vingtaine de scribes professionnelles qui rédigent des contrats pour les femmes consacrées au dieu-Soleil Šamaš (Lion 2009).

D'autre part, il est maintenant certain qu'en dehors des scribes professionnels, les élites maîtrisent au moins des rudiments de lecture et d'écriture, en particulier pour contrôler la gestion de leurs biens qui passe par l'usage de l'écrit. À partir de 2000 av. J.-C. environ, l'écriture, jusque-là réservée plutôt au monde des temples et des palais, se répand dans la frange supérieure de la société et les fouilles des maisons livrent d'abondantes archives familiales. On y trouve aussi parfois des

exercices d'apprentissage, indiquant probablement que les propriétaires de ces demeures avaient appris à écrire (Charpin 2008). Or les femmes ne sont pas exclues de ce mouvement. Des épouses de marchands sont capables d'envoyer des lettres à leurs maris en déplacement (Michel 2009). À Sippar, des femmes rédigent elles-mêmes leur testament et l'une d'elles est même accusée d'en avoir écrit un faux en sa faveur !

Le rapport à l'écrit des hommes et des femmes semble similaire, même si là encore les témoignages sur les femmes sont assez rares. Les inscriptions de prestige sont presque toujours le fait des rois, mais quelques mères, épouses ou filles de rois commandent des inscriptions gravées sur des objets votifs, voire sur des bâtiments s'il s'agit de commémorer des travaux de construction (Gadaut 2009). Des femmes peuvent posséder des sceaux, être parties dans les contrats, et quelquefois témoins.

La figure d'Enheduanna, fille de Sargon d'Akkad, synthétise les différents aspects évoqués ci-dessus. Ce roi, originaire du pays d'Akkad (la partie nord de la plaine de Basse-Mésopotamie, autrement dit la région de Bagdad), contrôle également le pays de Sumer (la partie sud, proche du Golfe). Pour témoigner de son respect et de sa bonne volonté envers le sud, il consacre sa fille comme grande-prêtresse de Nanna à Ur. Les fouilleurs y ont exhumé un relief la représentant en train de superviser un rite de libation, et portant une inscription qui mentionne ses titres. La tradition lui attribue la rédaction de plusieurs hymnes aux temples, en sumérien. Même si certains ont été manifestement rédigés après sa mort, cela indique que son prestige était assez grand pour qu'on les lui attribue. Ainsi, le plus ancien auteur connu par son nom est une poétesse du XXIII<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Glassner 2009), que l'on devrait ajouter à la longue liste des « premières fois » caractérisant la Mésopotamie, étudiées et popularisées par S. N. Kramer (1956).

- Adams, R.M. et Nissen, H.-J., 1972. *The Uruk countryside: the natural setting of urban societies*, Chicago.
- Algaze, G., 1993. *The Uruk world system: the dynamics of early Mesopotamian civilization*, Chicago.
- André-Salvini, B., 2008. *Babylone*, Paris.
- Benoit, A., 2011. *Les civilisations du Proche-Orient ancien: art et archéologie*, Paris.
- Bordreuil, P., Briquel-Chatonnet, F. et Michel, C. (éd.), 2014. *Les débuts de l'histoire: civilisations et cultures du Proche-Orient ancien*, Paris.
- Butterlin, P., 2003. *Les temps proto-urbains de Mésopotamie: contacts et acculturation à l'époque d'Uruk au Moyen-Orient*, Paris.
- Cardascia, G., 1976, *Les lois assyriennes*, LAPO, Paris.
- Charpin, D., 2014, « Ressources assyriologiques sur internet », *Bibliotheca Orientalis* 71, p. 331-357.
- Charpin, D., 2008, *Lire et écrire à Babylone*, PUF, Paris.
- Christie, A., 2006. *La romancière et l'archéologue: mes aventures au Moyen-Orient*, Paris, France.
- Dermenjian, G., Jami, I., Rouquier, A. et Thébaut, F. (éd.), *La place des femmes dans l'histoire. Une histoire mixte*, Belin, Paris, 2010.
- Finet, A., 1996, *Le Code de Hammurapi*, LAPO, Paris (réédition).
- Gadaut, G., 2009, « Les femmes dans les inscriptions royales de Mésopotamie », dans F. Briquel-Chatonnet, S. Farès, B. Lion et C. Michel (éd.), *Femmes, cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité*, Topoi Supplément 10, Lyon, p. 233-251.
- Glassner, J.-J., 2000. *Écrire à Sumer: l'invention du cunéiforme*, Paris.
- Glassner, J.-J., 2009, « En-hedu-Ana, une femme auteure en pays de Sumer au III<sup>e</sup> millénaire ? » dans F. Briquel-Chatonnet, S. Farès, B. Lion et C. Michel (éd.), *Femmes, cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité*, Topoi Supplément 10, Lyon, p. 219-231.
- Grandpierre, V., 2010. *Histoire de la Mésopotamie*, Paris.
- Huot, J.-L., 2004. *Une archéologie des peuples du Proche-Orient, Des premiers villageois aux peuples*



*des cités-États: X<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.*, Paris.

Huot, J.-L., 1994. *Les premiers villageois de Mésopotamie: du village à la ville*, Paris.

Huot, J.-L., Thalmann, J.-P. et Valbelle, D., 1990. *Naissance des cités*, Paris.

Joannès, F., 2006. *Les premières civilisations du Proche-Orient*. Belin, Paris.

Joannès, F., Clancier, P., Lafont, B. et Tenu, A., 2017. *Mésopotamie - De Gilgamesh à Artaban*, Paris.

Joannès, F., Michel, C. (éd.), 2001. *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris.

Kramer, S. N., *L'histoire commence à Sumer*, Flammarion, Paris, 1956.

Labat, R., 1948. *Manuel d'épigraphie akkadienne (signes, syllabaire, idéogrammes)*, Paris.

Larsen, M., 2001. *La conquête de l'Assyrie: 1840-1860: histoire d'une découverte archéologique*. Hachette littératures, Paris.

Lion, B. et Michel, C. (éd.), 2008. *Les écritures cunéiformes et leur déchiffrement*, Paris.

Lion, B., 2009, « Les femmes scribes de Sippar », dans F. Briquel-Chatonnet, S. Farès, B. Lion et C. Michel (éd.), *Femmes, cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité*, Topoi Supplément 10, Lyon, p. 289-203

Liverani, M., 2006. *Uruk: the first city*, London.

Margueron, J.-C., 2003. *Les Mésopotamiens*, Paris.

Margueron, J.-C., 2013. *Cités invisibles: la naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien: approche archéologique*, Paris.

Michel, C., 2001. *Correspondance des marchands de Kaniš au début du II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.*, Paris.

Michel, C. 2009, « Les femmes et l'écrit dans les archives paléo-assyriennes », dans F. Briquel-Chatonnet, S. Farès, B. Lion et C. Michel (éd.), *Femmes, cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité*, Topoi Supplément 10, Lyon, p. 253-272.

Schmandt-Besserat, D., 1992. *Before writing*. University of Texas Press, Austin.

Thomas, A. (éd.), 2016. *L'histoire commence en Mésopotamie*, Lens, Gand.

## Figures

1°) Carte : Les sites du Proche-Orient ancien ayant livré plus de 500 tablettes cunéiformes.

2°) Couple, plaquette en terre cuite, époque paléo-babylonienne (2000-1700 av. J.-C.), sud de la M

é  
s  
o  
p  
o  
t  
a  
m  
i  
e  
.

M  
e  
t  
r  
o  
p  
o  
l  
i